

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 2 (1895)  
**Heft:** 23  
  
**Rubrik:** Correspondances

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le morceau capital de la soirée a été la sonate de Beethoven pour piano et violon, dédiée à Kreutzer, que MM. C. Petz et J. Lauber ont supérieurement rendue. L'œuvre célèbre du grand maître nous a été présentée avec un ensemble remarquable, une délicatesse de sentiment et une finesse d'exécution qui sont tout à l'éloge des exécutants.

Le quatuor à cordes, op. 11, de Tchaïkowsky est bizarre. Les motifs des différents mouvements sont en général heureux. Ce qui l'est moins et qui nous a paru écrit dans un style haché et décousu, ce sont les parties de transition, les développements des sujets, toutes ces figures plus ou moins tourmentées pour l'exécution desquelles l'ensemble et la justesse auraient demandé peut-être une étude plus serrée et plus approfondie. Nous exceptons de ces réserves la seconde partie du quatuor; un andante d'une beauté absolue, d'une facture parfaite et d'une géniale inspiration. Le violon de M. Kurz a chanté ici avec une indéfinissable expression cette cantilène exquise, débordante d'une douce mélancolie, rêveuse et tendre, belle d'une idéale beauté. Et comme se sont modestement effacés les autres instruments, pour laisser au premier violon libre carrière dans ce champ immense de mélodie!

Passer de là au trio pour piano, op. 34, de Chaminade, la transition est rude. C'est là une œuvre que nous n'avons absolument pas goûtée. Décidément, quand les Français veulent écrire de la musique de chambre, ils ne réussissent pas, sauf quelques rares exceptions. Le trio de M<sup>lle</sup> Chaminade est là pour le prouver. Que nous disent ces colossales sonorités, ces arpèges du haut en bas du piano, ces traits de virtuosité dont est émaillée cette composition! On y chercherait en vain la suite d'une idée, le tour mélodique de quelque fugitive pensée, tout est enseveli sous une avalanche de notes dont on n'a que faire! Il n'y a là dedans de mérite que pour les interprètes: la hardiesse de l'exécution compense en quelque sorte la pauvreté d'inspiration. A. Q. A.



## CORRESPONDANCES

**L**ONDRES. — L'événement musical de la quinzaine a été la célébration du deux centième anniversaire de la mort du plus grand des compositeurs anglais, Henry Purcell. Ce festival commémoratif a duré

trois jours. Il a commencé le mercredi 20 novembre par une bonne représentation de l'opéra de Purcell « *Didon et Enée* », par les élèves du *Royal College of Music*, au *Lyceum Theatre*. Le jeudi, il y a eu service spécial à l'abbaye de Westminster, dont Purcell fut organiste à l'âge de dix-huit ans. Après un sermon approprié à la circonstance par le doyen de l'abbaye, une procession formée d'ecclésiastiques et de musiciens, a défilé devant le tombeau du maître et l'a couvert de fleurs. Le chœur de l'abbaye a chanté admirablement un *Te Deum* et d'autres morceaux de Purcell, sous la direction de Sir John Stainer et du Dr Bridge. Le soir, grand concert à Albert-Hall, par la *Royal Choral Society*, qui exécutait l'*Invocation à la musique*, composée en l'honneur de Purcell par le Dr Hubert Parry. Madame Albani, Ben Davies et Andrew Black ont admirablement chanté leurs soli respectifs.

Le vendredi soir, à *Queen's-Hall*, la *Philarmonic Society* a donné un concert composé spécialement d'œuvres de Purcell. Il est dommage qu'elle ait commis un choquant anachronisme musical en faisant exécuter sur deux pianos la *Golden Sonata* que Purcell a écrite pour une épinette, un violon et une viola da gamba.

Les élèves d'Ysaye font honneur à leur maître. L'une d'elles, M<sup>lle</sup> Irma Sethe, vient de débiter à *Queen's Hall* dans un concert orchestral. J'ai rarement éprouvé autant de plaisir à entendre un violoniste. Le programme était admirablement choisi pour faire ressortir les diverses qualités d'un virtuose accompli. Voici sa composition: Concerto de Mendelssohn, *Caprice* de Guiraud, *Sarabande* et *Gigue* de Bach, *Berceuse* de G. Fauré et *Tarentelle* de Wieniawski. Mademoiselle Irma Sethe s'est révélée artiste de premier ordre, donnant à tout ce qu'elle joue un cachet personnel. Elle possède un mécanisme étonnant, joint, ce qui est bien rare, à un sentiment passionnel exquis. Ce sentiment a été surtout remarqué dans l'andante du Concerto de Mendelssohn. L'intonation est toujours parfaite et le son d'une limpidité cristalline. La *Sarabande* et la *Gigue* de Bach, pour violon seul, ont été rendues avec une rare perfection qui a enthousiasmé l'auditoire. La délicate et raffinée *Berceuse* de Fauré a été un enchantement.

Dans son deuxième concert, M<sup>lle</sup> Sethe jouera une sonate de Grieg et une de Beethoven, avec le concours du fameux pianiste Reisenauer. Je ne doute pas qu'elle confirme l'impression profonde produite par son heureux début. JULES MAGNY.

**P**ARIS. — Il nous faut tout d'abord liquider un arriéré dramatique. Après quelques reprises faites dans le répertoire, l'Opéra-Comique nous a donné la première nouveauté de la saison; au commencement d'octobre, au moment où la nature nous offre des représentations gratuites de son splendide spectacle d'automne, c'était bien prématuré; mais le principal interprète, M<sup>lle</sup> Calvé, devant quitter Paris, M. Carvalho a fait passer la *Navarraise*, œuvre connue des Parisiens de Londres, inconnue encore aux Anglais de Paris. Je suis bien forcé de me servir de ce tour amphigourique pour parler d'une pièce qualifiée « pièce d'exportation » et je ferai remarquer que cette dernière formule est d'un ridicule saugrenu, si l'on réfléchit un instant qu'à l'Opéra de Paris, les œuvres les plus belles ou les plus jouées ont été exportées chez nous. Avouons que dans ce commerce international nous ne perdons pas à l'échange.

Que dire de cette *Navarraise*? que c'est encore une pièce militaire, et que les abonnés de l'Opéra-Comique sont de rudes gaillards, tout prêts à réengager (d'aucuns m'affirment-on exigeant des mitrailleuses à la place de la batterie dans l'orchestre). Donc au bruit de la fusillade, une vraie fusillade, et de coups de canon (malheureusement imités), dans les montagnes basques, là même où eut lieu, au printemps dernier, la défaite de *Guernica*, se déroule un drame violent conté naguère par M. Claretie en une nouvelle alerte et d'une belle venue; mais au théâtre les choses prennent un tout autre aspect; sa loupe grossissante ne laisse rien dans l'ombre. Il en est résulté une pièce inutilement brutale, sans situation et sans développement, une espèce de fait divers, une pièce non musicale et dont l'analogie de facture faisait penser immédiatement à une seconde *Cavalleria rusticana*. De plus les modifications apportées dans le livret ne l'ont pas amélioré. Dans ce pays basque alors qu'on se bat contre les Carlistes, une jeune fille, sans aucune fortune, aime un officier de l'armée régulière, elle voudrait l'épouser, mais hélas! il lui manque une dot, deux mille duros. Que faire? L'occasion se présente. Anita entend dire qu'on donnerait bien ces deux mille duros pour être débarrassé du chef des insurgés (pardi! je crois bien dans une bataille l'ennemi est toujours gênant). Vous devinez la suite, vous reconnaissez dans Anita une nouvelle Judith, une Judith de piètre qualité (car la vraie ne travaille pas pour amasser une dot). Au second acte, Anita paraît; elle a les deux mille duros; quand l'officier revient, blessé grièvement, on apprend la

nouvelle de la mort soudaine du chef carliste, le crime d'Anita se découvre; repoussée avec horreur, elle devient folle. Dans la nouvelle c'est le jeune homme qui commet lui-même le crime, ce qui donne à l'action une tout autre allure.

La partition de M. Massenet a eu, en somme, une presse médiocre; citons le thème qui traverse toute la pièce, de part en part, comme un vigoureux coup d'épée; le joli nocturne qui sert d'entr'acte et une chanson de soldat. Le reste n'ajoute rien à la gloire du compositeur qui, nous dit-on, travaille à une *Cendrillon* dans le genre d'*Haenselet Gretel*. Après Mascagni, Humperdinck. Mais quand on a écrit, comme lui, de si belles pages, quand on a fait les *Erinnyes* et une œuvre tout à fait signée *Manon*, pourquoi donc songer à ces ingénieuses contrefaçons?

Interprétation remarquable par la créatrice du rôle à Londres, les autres, MM. Jérôme, Bouvet, Belhomme. Tout récemment le rôle de M<sup>lle</sup> Calvé a été tenu avec talent par M<sup>me</sup> de Nuovina.

Les concerts, à leurs réouvertures ont retrouvé leur public, aussi nombreux aussi fidèle. Je vous dirai tout de suite que M. Lamoureux a fait installer au cirque d'été un orgue de Cavaillé.

Pauvres clowns! Ils doivent penser que la musique est la plus encombrante des inventions humaines; mais l'innovation de M. Lamoureux nous permettra d'entendre au cirque, dans d'excellentes conditions d'exécution sinon d'acoustique (et cependant il semble qu'elle est améliorée par la simple présence de ces tuyaux agissant comme résonnateurs), cela nous permettra, dis-je, d'entendre les belles œuvres des anciens maîtres, et tout d'abord nous avons eu pour l'inauguration de l'instrument, la symphonie en *ut* mineur de M. Saint-Saëns, où le compositeur, comme on le sait, a ajouté au grand orchestre l'orgue et le piano. Cette symphonie est assurément d'une absolue maîtrise, d'une facture merveilleuse; mais cette perfection de la forme est plutôt irritante, il faudrait quelque chose de plus. L'œuvre voudrait s'élever, planer dans les grandes régions de l'art, et il semble qu'enchaînée, les pieds ligottés, elle s'enfonce dans les sables du désert. Le thème unique, qui domine tout, reproduit, dans un mouvement très rapide, les premières notes du *Dies Irae*. Ce thème donne à l'ensemble une tristesse funèbre, mais les transformations qu'il va subir nous déroutent bientôt, en paralysant toute émotion. Transportés dans une fantaisie à outrance, nous nous figurons assister à une danse macabre dont nous ne pouvons saisir la signification. Le voici, ce terrible *Dies Irae*, accommodé à toutes les mesures, tronqué, mutilé: Les membres s'agitent



sur place ou descendent l'escalier sonore dans une chute vertigineuse. Dans ces ruines amoncelées, apparaissent comme des fleurs écloses sur les tombes abandonnées, de nouveaux thèmes, des phrases délicates; un long adagio succède, mais le terrible motif reparait fantastique, funambulesque, et quand il triomphe à la fin, dans une péroraison véritablement grandiose et belle, il semble que fascinés malgré nous, mais non émus, nous avons subi quelque charme étrange, indéfinissable, que nous avons été opprimés par un songe. L'auteur a-t-il voulu nous proposer un rébus, a-t-il voulu ne pas nous laisser deviner la solution? Quant à l'interprétation de l'œuvre, elle a été abso- lument parfaite.

Le jour même de cette exécution, comme contraste, le compositeur avait au Châtelet le second acte de *Proserpine*, très convenablement interprété par M<sup>lle</sup> Blanc, MM. Auguez, Warmbrodt et Vals.

Ceux qui n'ont pas entendu l'œuvre au théâtre, ne peuvent se figurer l'effet particulièrement délicieux de cet acte, où la fin surtout, est remarquable au concert, ce coloris d'un blanc pur, souffre du voisinage de la vigoureuse palette d'un Beethoven ou d'un Berlioz. Un pareil résultat est fatal. Les œuvres écrites surtout en vue de la scène faiblissent forcément à côté de celles où la vie musicale rayonne dans toute son intensité, il en résulte que les programmes des concerts ne peuvent leur faire que de très rares emprunts.

Le premier concert de l'Opéra a eu lieu dimanche dernier; les arrangements de la salle ont été faits avec beaucoup de goût. Public très nombreux, et qui fait prévoir un grand succès pour cette tentative, où MM. Vidal et Marty prennent tour à tour le bâton de commandement.

Nous aurions souhaité par exemple que Berlioz figurât, dans cette séance inaugurale, autrement que par la médiocre ouverture du *Corsaire*. Après l'agréable extase d'*Herculanum*, chantée par M. Affre et sa bacchanale qui ne tient pas les promesses du début, le programme portait un important fragment de *Fervaal*, un des clous présumés du concert. Hélas! cette musique cahotée, d'une orchestration tapageuse, d'une déclamation froide que ne viennent pas éclairer des thèmes trop courts, pas caractérisés, ou entremêlés de reminiscences wagnériennes, nous a causé une amère, une triste déception, à nous tous qui considérons M. d'Indy, comme un musicien de premier ordre. Le poème est lui-même d'une étrange obscurité historique; que signifie ce mélange de Sarrasins et de druides, ce serment, transporté du Graal dans la Gaule et imposé au chef gaulois,

comme à un autre Parsifal? Nous avons le droit d'exiger plus du remarquable symphoniste de *Wallenstein*; mais quant à vous, compositeurs, seriez-vous incorrigibles? Choisissez si vous le voulez, telle ou telle époque, allez vers le siècle passé si vous y trouvez quelques ressources accessoires pour la musique, mais prenez par Dieu, une situation humaine, la plus banale peut être intéressante; laissez-là tout ce pathos académique et cette rhétorique poncive d'un devoir de collège. Dans la seconde partie, pour le plus grand plaisir des yeux, les gracieuses ballerines de la maison ont exécuté, dans des costumes charmants, plusieurs danses anciennes de Lulli, Rameau, Hændel. Inutile de dire qu'il y a eu plusieurs bis. La dernière partie du concert nous offrait le beau prélude de *Rédemption* de César Franck, la phrase *Judex* de Gounod, et le second tableau du premier acte d'*Alceste*. Grand succès pour M<sup>me</sup> Caron, pour M. Delmas et grand régal pour le public. Décidément ce M. Gluck a un fier tempérament dramatique, encore qu'il n'use pas de toutes les ressources de l'orchestre; mais voilà, comme les *jeunes*, on le joue pas.

E. POIRÉE.



## NOUVELLES DIVERSES

GENÈVE. — *Théâtre*. Trois reprises en une semaine, c'est superbe, dira-t-on. En effet, mais il serait préférable de reprendre moins et de donner mieux. Je citerai en premier lieu *la Favorite* qui, soit dit en passant, a été jouée sans qu'on ait fait une seule répétition avec orchestre — ce dont on s'est aperçu, — et qui servait de début à M<sup>lle</sup> Brazzi, contralto, de Covent-Garden, disait l'affiche. Il se peut que cette artiste ait paru sur la scène de Covent-Garden, mais je doute fort qu'elle-même en ait gardé le souvenir. M<sup>lle</sup> Brazzi qui n'est pas de première jeunesse — on l'a déjà compris — a été fort inégale, j'allais dire insuffisante; elle a souvent détonné et est affligée d'un accent étranger qui n'a rien d'agréable. Les autres rôles étaient tenus par M. Mikaelly, Seveilhac, Lussiez qui se sont bien comportés. M. Lussiez a cependant de temps à autre des blancs de mémoire qu'il devrait tâcher d'éviter.

*Robert le Diable*, œuvre bien surannée qui supporterait facilement de nombreuses coupures, servait de débuts à M. Luca, fort ténor qu'on avait déjà entendu dans l'Africaine. Cet artiste